

# LE CŒUR À L'AIGUILLE

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.  
Cyrille Martinez, *Deux jeunes artistes au chômage*, 2011.  
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.  
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.  
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.  
Aurélia Bonnal, *The Queen is dead*, 2012.  
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.  
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.  
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.  
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.  
Gaëlle Héaulme, *Les Petits Contretemps*, 2013.  
Cathie Barreau, *Comment fait-on l'amour pendant la guerre ?*, 2014.  
Cyrille Martinez, *Musique rapide et lente*, 2014.  
Isabelle Zribi, *Quand je meurs, achète-toi un régime de bananes*, 2014.  
Marie-Aimée Lebreton, *Cent sept ans*, 2014.  
Antoinette Rychner, *Le Prix*, 2015.  
Ingrid Thobois, *Le Plancher de Jeannot*, 2015.  
Sylvie Weil, *Selfies*, 2015.  
Pierre Deram, *Djibouti*, 2015.  
Colombe Boncenne, *Comme neige*, 2016.  
Jérémy Lefebvre, *Avril*, 2016.  
Cédric Duroux, *Les Animaux sentimentaux*, 2016.  
Laurent Sagalovitsch, *Vera Kaplan*, 2016.  
Laurence Werner David, *À mes yeux*, 2017.  
Sébastien Ménestrier, *Le Suivant*, 2017.  
Frédéric Arnoux, *Cowboy light*, 2017.

Claire Gondor

LE CŒUR  
À L'AIGUILLE



BUCHET • CHASTEL

*Ce texte bénéficie du soutien de la région Champagne-Ardenne à travers le dispositif d'aide à la création littéraire décerné pour la première fois en 2015.*

© Libella, Paris, 2017.  
ISBN : 978-2-283-03054-7  
ISSN : 2110-0713

La photo serait belle, assurément. Tout y était : la lumière fluide des mi-saisons, le modèle, confondante de fraîcheur et de naturel, et jusqu'aux arbres empourprés qui palpitaient de couleur sous le ciel transparent. Avec l'eau du canal en arrière-plan, le cliché final aurait les teintes chaudes d'un tableau d'Alexander Young Jackson, l'éclat d'un automne de feu sur les bords de l'Ontario.

Il se félicita du déroulement de cette séance photo. Oui, il avait eu du flair en pariant sur ce recoin d'eau et de terre, à l'écart des hommes. Un petit vallon flamboyant, niché au milieu du rien, planté comme une oasis entre les bulbes herboux des collines alentour. Une écluse sans éclusière en souvenir des temps anciens, et une maison vide en guise de vestige, dont les volets invariablement clos tendaient leur front bleu aux intempéries. La vigne vierge avait fini par étendre ses mains rouge sang en tout point des façades, remontant les fissures, pénétrant les lézardes, nichant dans les rides de l'enduit d'un autre âge. Elle fouillait le moindre interstice pour y établir ses poinçons. Aux mois d'automne,

les contours de la bâtisse s’effaçaient sous la vigne ; la maison de l’écluse devenait masse informe, elle devenait mirage, à peine distincte dans la trame vermillon de l’octobre continental – colline parmi les collines. Un fantôme passait son automne à revêtir les murs de ses linceuls carmin pour engloutir d’oubli le souvenir des temps anciens.

La mariée s’était d’abord appuyée contre le tronc du chêne, si large qu’il dépassait de chaque côté de ses hanches : une hachure brune de part et d’autre du vaporeux et des rubans de satin, comme un lé végétal encadrant les ondulations soyeuses de la taille. Il l’avait laissé faire. Son œil de photographe avait immédiatement repéré quel parti il pourrait tirer de ces parallèles et de ces courbes : depuis le délié des branches jusqu’au serpent du chemin de gravier menant au canal, entre le large segment de l’arbre, le resserrement de la taille et l’arrondi des bras, la mariée et la nature mêlaient leurs lignes dans une composition presque trop symétrique. Tout se faisait écho, le haut et bas, le sol et le ciel, l’arbre et la chair – tout s’accordait.

L’alchimie prendrait, c’était certain. Il avait déjà réussi de splendides clichés avec moins que ça. Ne manquait plus que le moment unique, l’instant propice. Il attendait, patient, l’œil rivé au viseur de l’appareil photo, que survienne enfin ce point de bascule, semblable aux crépuscules tardifs dans lesquels les objets prennent enfin leur véritable dimension et luisent doucement dans le presque soir, bien plus vivants soudain que sous le couvercle implacable du jour, donnant à voir du réel un visage apaisé ; ne manquait plus que cet éclat et cette profondeur dans la pénombre, celui où le modèle soudain est

vrai, celui où le modèle enfin est nu, sans ses armures, sans protection – le *kaïros*, moment de l'enfance retrouvée.

Les mains dans le dos, la tête légèrement tournée vers le sol à la façon d'une enfant punie, la jeune femme grattait la terre meuble du bout de son escarpin.

Quand elle avait enfin levé les yeux vers lui, l'air de lui demander : « Dois-je sourire, maintenant ? », il avait déclenché l'obturateur et c'est ce regard interrogateur qu'il vit en premier lieu, lorsque apparut le cliché sur l'écran. Deux grands yeux sombres au trait de khôl, cils recourbés, d'authentiques yeux de biche surmontés d'épais sourcils très noirs. Le reste semblait comme découler de ces yeux-là qui prenaient toute la place, qui captaient toute la lumière : la peau brune piquetée de chair de poule, la coupe rétro de la robe qui, après l'étranglement de la taille, s'évasait en corolle jusqu'aux genoux, le rideau noir de ses cheveux lui tombant sur l'épaule, et puis ces mains contre l'écorce, que l'on ne voyait pas. Mains dans le dos, épaules saillantes, cette pose, entre défi et timidité, parlait pour elle. C'étaient le feu, le blanc, le noir se répondant aux quatre coins de l'écran.

2

Il zooma. La photo était nette. Splendide. Une parfaite photo pour une parfaite journée de noces.

La séance était maintenant terminée. Il commença à replier le pied de son appareil photo. L'air était plus doux que de saison et son blouson doublé lui tenait trop chaud. De retour chez lui, après les lacets de la nationale, il boirait une bière

bien fraîche et s'étendrait dans le jardin, près du citronnier, pour profiter de la chaleur de cet été qui n'en finissait pas.

Il attendait lundi, de retour au studio photo, pour travailler ses clichés. Après vingt ans de métier, vingt ans à déclencher l'obturateur par tous les temps, à figer pour l'éternité l'hésitant d'un sourire ou la dureté d'un regard faussement caressant, il était sûr de lui : les photos seraient belles, assurément.

La mariée s'était à présent avancée vers l'écluse. Le soleil tombait de biais sur son visage, l'illuminant mais à peine, jetant de-ci de-là des notes de clarté par petites touches impressionnistes. L'un de ses talons était maculé de terre. Il allait le lui signaler mais quelque chose dans le maintien de la jeune femme, son immobilité peut-être, ou son regard absent, l'en dissuada. Il rangea ses affaires sans se presser, jetant de temps à autre un coup d'œil à la mariée, toujours debout près de l'écluse. Son ombre s'étirait sur le canal et se ridait à chaque souffle de vent. La voilà qui devenait liane dans le reflet de l'eau. Elle ne frissonnait même pas dans le soir tombant.

Il la salua, elle sembla ne pas entendre ; alors, avec un haussement d'épaules, il monta dans sa camionnette. Lorsqu'il prit le virage de la nationale, elle n'avait pas bougé.

*La mariée se tenait debout dans la lumière rasante  
d'un automne trop doux pour la saison,  
en robe blanche en robe noire  
et en escarpins tout crottés  
sur sa peau bistre un gant ivoire  
et ses yeux au lointain égarés.*



Vingt-deuxième lettre.

L'aiguille ne voulait pas.

Leïla forçait, l'index et le pouce acharnés sur la pointe, mais rien à faire. C'est le papier qui résistait – trop épais. Il allait falloir s'armer d'une aiguille plus grosse pour ce carré-là, sans quoi elle finirait par tout déchirer et se planter la pointe dans la pulpe du doigt. Les autres avaient pourtant cédé du premier coup comme un tissu souple, et reposaient, assemblés par carrés de quatre, sur le guéridon. Vus de sa table de travail, ils prenaient entre l'ivoire et l'opaline les nuances patinées des pavements anciens. D'un papier à l'autre, le grain même différait, tantôt lisse, presque satiné et appelant la caresse, tantôt piqué d'infimes reliefs ou moucheté de frissons. Des arabesques à l'encre sèche habillaient leur nudité blanche.

Leïla soupira et farfouilla dans sa boîte à ouvrage. Elle avait beau plisser les yeux et sonder le fond du coffre en bois sculpté, elle n'y voyait plus assez pour choisir la bonne aiguille. Elle secoua la boîte, l'inclina en direction du plafonnier, la

scruta avec attention, puis, avec un nouveau soupir, alluma une lampe d'appoint. Au moment où une lumière d'ambre tombait sur sa boîte à couture et faisait reluire le pêle-mêle des aiguilles, elle se souvint. Cette pose, dos courbé sur l'ouvrage, silhouette tout entière tendue, mobilisée, absorbée en somme par la pièce à bâtir, ce soupir et cette façon d'incliner la boîte à la lumière, tout cela ne lui appartenait pas. Ce n'était pas elle, Leïla, qui agissait ainsi. Le *clac* de l'interrupteur l'avait projetée une quinzaine d'années en arrière, dans l'appartement familial où, fillette, elle regardait sa mère repriser et coudre après le dîner. C'était sa mère qui finissait toujours par tendre la main vers la lampe parce que la lumière du plafonnier ne suffisait pas et qu'elle ne retrouvait plus ses canettes de fil, sa mère qui avait ce geste de secouer alors sa boîte à couture sous l'abat-jour et d'y fourrager pour en exhumer quelque aiguille perdue. Son père alors faisait la vaisselle dans la cuisine en psalmodiant des chansons de là-bas, son frère était le plus souvent retranché dans sa chambre, elle, pelotonnée sous une couverture, observait les mouvements lents et assurés de sa mère dans le salon. Le bruit sec de l'interrupteur, le halo de lumière qui auréolait aussitôt son visage, le cliquetis de la machine à coudre faisaient descendre en elle un silence profond. La paix allumée par le cerne doré de la lampe se propageait vers elle en cercles concentriques. Elle s'y abreuvait jour après jour, semaine après semaine, et les années passaient, paradoxales comme peut l'être la vie, entre le rire et le silence, les virées avec les copines et le retrait paisible dans cette bulle hors du temps où sa mère semblait ne jamais devoir vieillir, où son père aspergerait toujours ses chaussons en sortant les couverts

du bac à vaisselle, où son frère claquerait toujours la porte en rentrant du collège – le cocon familial. Façonnée sans le savoir par ce presque silence, elle devenait adolescente puis jeune adulte dans le bercement tranquille des bruits de la vie quotidienne. Des années durant, plusieurs fois par semaine, quand sa mère étalerait un tissu sur la table à ouvrage, elle se tiendrait là, dans un coin du canapé, discrète, silencieuse, à goûter la quiétude de ces moments suspendus, et si on lui demandait aujourd’hui de résumer tout à trac son enfance en quelques impressions, n’émergerait en elle, après la lente décantation des souvenirs, que cela : le ronronnement aigu de la machine à coudre et les cernes indélébiles que l’infusion répétée du thé noir de l’après-midi laissait à l’intérieur des tasses.

Leïla passa le fil dans le chas de sa plus grosse aiguille et piqua l’angle du papier épais. L’aiguille perfora sans mal la surface compacte du carré, le fil serpenta au travers et le nœud qu’elle avait fait vint buter contre le trou. Parfait. Elle avait été bien avisée de changer d’aiguille. Bientôt la vingt-deuxième lettre fut cousue à ses jumelles et rejoignit le patchwork déjà assemblé sur le guéridon brillant. Dans le silence du soir, l’aiguille piquait, le fil glissait ; Leïla aimait à suivre des yeux le mouvement rapide du serpent blanc, l’estoc de l’aiguille contre son ongle. La répétition de ces gestes instinctifs lui faisait l’effet d’un ronron, d’une rengaine. Concentrée sur son ouvrage, les yeux rivés sur la pointe de l’aiguille, Leïla s’apaisait enfin. Ses pensées cessaient de s’éparpiller à tous vents. Aiguille, fil, papier, il suffisait de se laisser bercer par la cadence de ses gestes vifs.

Dans son dos, l'horloge ouvragée cliqueta sur le chiffre 11. Bientôt la pleine nuit, peut-être le repos. Tout se taisait peu à peu, les cris d'enfants refluaient, les entrechoquements de vaisselle, le bourdonnement des télévisions dans l'immeuble, le staccato des escarpins sur la dalle, tout se livrait insensiblement à la nuit, l'ordinaire des jours cédait à l'incandescence des moments suspendus.

Bientôt l'obscur, bientôt l'heure des pensées sombres, et pourtant Leïla n'aimait rien tant que ces heures sinueuses et tranquilles qui punctuaient l'attente du jour. Elle dont le prénom prenait son sens au crépuscule, Leïla de l'astre, Leïla sous la lune, Leïla miroir de la nuit, se faisait souvent veilleuse des moments sans lumière pour avoir le sentiment de l'éternité en marche. Plus le ciel s'épaississait, plus elle se sentait immortelle et plus le matin lui semblait prometteur. Chaque instant devenait unique, dans sa gangue de ouate sombre, chaque instant devenait léger, toute minute s'étirait jusqu'à la suivante – de seconde en seconde déployait ses possibles. La plénitude habitait ces heures volées à la besogne industrielle du jour. La nuit n'était rien, elle n'était pas un temps mais un espace immense à combler à sa guise, à l'écart des obligations du midi et des contraintes sociales, un espace à sa mesure, resserré mais hors limites, tenant tout aussi bien son désir ou sa fatigue, son besoin d'aventure ou de sécurité. À onze heures du soir, tout ne faisait que commencer. Elle avait la nuit devant elle. Enfin s'ouvraient les minutes rondes, celles où l'on s'autorise à s'adosser à sa chaise en faisant tourner dans sa bouche une gorgée de thé brûlant, celles où l'on suspend son geste pour le simple plaisir de suivre la première pensée, folâtre ou sage, qui se présente, les minutes

arrachées aux impératifs d'efficacité, les minutes sans fil du rêve éveillé. Longues seraient les heures avant le lever du jour, elle avait tout son temps. Il suffisait de se laisser porter et d'imaginer que son prénom devenait colombe noire pour aller grossir l'armée des nuées.

Onze heures. Leïla fixa le troisième côté du carré.

Elle suivait un plan précis, elle s'était même dessiné un patron. Elle ne créait pas au petit bonheur. Le grand projet de sa vie de femme, passé au filtre de ces heures, de ces jours, de ces mois en suspens, avait longtemps infusé en elle, avait poussé comme l'ancolie au milieu de la friche. En pareilles circonstances, elle n'avait pas le droit à l'erreur. On ne se lance pas à l'improviste dans un tel projet, c'était le chef-d'œuvre de sa vie, le parachèvement de ses talents de couturière. Tout ce qu'elle avait appris, parfois péniblement sous les néons blafards, avachie avec ses camarades sur des paillasses hors d'âge pendant d'interminables après-midi où le temps semblait s'être fait immobile (l'aiguille n'avancait donc jamais? chaque minute comme arrachée au grand sommeil de l'univers), tous ces gestes, techniques, toutes les astuces et la rigueur et la patience, le matériau dense et aveugle de l'apprentissage, voilà qu'enfin elle pouvait le faire sien. Cet avenir qu'elle entrevoyait confusément quand, entre deux séries de points de surjet, elle se prenait à rêver par-delà l'horizon fade de la cité scolaire, voici qu'il advenait, soir après soir, entre le mètre et les rubans, dans le cocon protégé de son appartement. Voici qu'elle rassemblait les connaissances glanées distraitement au cours des années de formation, elle les ratisait comme les feuilles mortes dans

un jardin d'automne pour en faire un joli petit monticule à son nom. Tout avait été réfléchi. Tout avait été élaboré dans le secret de l'attente. Le hasard n'aurait plus de place dans son existence désormais. Elle calculerait tout. Il avait donc fallu prendre les mesures exactes, compter le nombre de lettres, cinquante-six, et les figurer en miniature sur la grande feuille déployée devant elle.

C'était au mois de juillet, pendant la canicule. Elle se souvenait encore de ses gestes lents dans la touffeur de l'appartement. On avait rarement connu été plus chaud que celui-là. Le crayon à papier lui collait aux doigts. Les informations télévisées diffusaient des spots de prévention. On vantait les mérites des brumisateurs et l'importance d'une hydratation régulière. Une voix onctueuse mettait en garde. Son pendant masculin alertait. Les hommes politiques n'avaient que ces mots à la bouche. Précaution. Prudence. L'été devenait l'ennemi public, le soleil un assassin en cavale. Sur les bulletins météo, le territoire entier prenait les teintes orange de l'alerte canicule. Pas un souffle d'air, aucun répit, juste les cris des enfants énervés dans la cage d'escalier. Leïla avait dû renoncer au ventilateur qui éparpillait ses découpages et s'était contentée, à chaque tintement du carillon, de se tamponner le visage et les avant-bras avec un carré d'éponge humide. Le matin, engourdie déjà par la température, elle se précipitait sous la douche pour calmer à l'eau froide les fourmillements de ses jambes. Son corps prenait ses aises, soudain, la chaleur le rendait sans-gêne. Voilà que les orteils débordaient de ses sandales, les doigts refusaient le moindre anneau et les chevilles battaient la mesure de son sang. Seule

la gifle de l'eau remettait tout son corps à sa place. Leïla avait la sensation d'avoir mille ans, de porter dans ses pieds et dans ses cuisses toutes les brûlures du passé. L'eau froide la lavait de ce poids-là.

Durant ces jours suffocants, Leïla se mettait au travail au petit matin les cheveux mouillés et profitait de leur caresse fraîche à sa nuque. Passé dix heures, ses cuisses se décollaient de sa chaise avec un *squick* disgracieux et ses doigts gonflés rendaient ses gestes moins précis. Pendant des jours, elle avait dû renoncer à ses bagues, celles que pourtant elle ne quittait jamais : sa favorite, d'abord, l'opaline ovale offerte par sa mère le jour de ses treize ans, c'était un samedi, elle s'en souvenait parfaitement, un samedi, jour de relâche, où sa mère l'avait emmenée dans la boutique de bijoux fantaisie en bas de chez eux, tenue par une veuve de quarante ans ; alors que Leïla rêvait devant la vitrine poussiéreuse, sa mère lui avait demandé d'un ton détaché : « Elles te plaisent, ces bagues ? », et s'était engouffrée à l'intérieur pour en ressortir un cadeau à la main. À bien y réfléchir, ce qui avait tellement touché Leïla, c'était le caractère imprévisible, presque accidentel, de cette surprise. Elle n'avait rien réclamé, sa mère avait deviné son désir, et pour une raison inconnue, un attendrissement soudain, un élan d'affection pour sa fille si coquette, y avait cédé. Leïla s'était sentie reconnue, confirmée dans son être, et ce sentiment dépassait la simple satisfaction que l'on éprouve après avoir obtenu l'objet convoité. Ce jour-là, ce qui avait remué en elle quelque chose de l'ordre de la reconnaissance et de la joie tranquille, c'était que sa mère avait pris son émerveillement enfantin devant un bijou de pacotille pour ce qu'il était : une demande d'amour. Elle

avait déchiffré sa demande implicite et y avait répondu de la plus belle des façons, lui signifiant par là le prix qu'elle avait à ses yeux.

Cette hématite de peu de valeur aussi, sertie d'un ruban de métal doré, qu'elle avait acquise sur un coup de tête lors d'une expo-vente de minéraux, souvenir de son adolescence, et jusqu'aux anneaux à demi tordus de sa tante, pourtant très fins, qu'elle entortillait sans logique à ses doigts, comme l'avaient sans doute fait avant elle sa tante et la mère de sa tante, anneaux d'argent qui avaient bravé peut-être bien d'autres canicules, à l'abri du voile sombre des soumises. Le petit amoncellement de métal argenté gisait sur un côté de la table du salon.

18

Lorsqu'elle relevait la tête, Leïla voyait par les fenêtres grandes ouvertes les arbres malingres du square des Oiseaux – quels oiseaux, bien malin qui aurait pu le dire, elle-même n'en avait jamais vu un seul dans ce parc – et les enfants qui se brûlaient les genoux sur le métal du toboggan. Elle avait traversé l'été les ciseaux à la main, recluse dans son salon.

Plusieurs semaines avaient passé depuis, durant lesquelles elle avait entrepris de classer toutes les lettres. L'assemblage avait débuté au premier jour du Ramadan. Leïla tenait aux symboles. Elle pressentait de quelle ascèse et quelle intériorité était tissé ce projet. Elle savait déjà confusément quel grand silence il faudrait nourrir en elle, jour après jour, pour mener à bien son dessein secret. Palier par palier, atteindre les abysses. Strate après strate, expulser l'inutile.

Fil noir, fil blanc, dès que l'obscurité baignait la pièce, elle se préparait un thé très sucré et se mettait à l'ouvrage en



grignotant des douceurs. Fil blanc, fil noir, l'aiguille piquait et transperçait, Leïla alternait les motifs. Pour la première fois depuis des années, elle ne se joignit pas au rituel familial de rupture du jeûne. L'urgence lui serrait le ventre. Son ouvrage la requérait, il l'obligeait. Une nécessité intérieure l'assignait, elle, Leïla, devant sa table de travail, la contraignait heure après heure à se tenir là, présente, l'enchaînant à ce nouveau rituel du fil et de l'aiguille. Il y aurait d'autres Ramadans, d'autres années plus fastes qui lui laisseraient le temps de festoyer en famille. Pour l'heure, seul l'appelait le lent travail de l'aiguille et du papier.

La séance de couture prenait fin quand, les yeux brouillés de larmes, de toujours plus de larmes, elle finissait par se piquer le doigt plutôt que le papier. Certains soirs, quand il fallait assembler certaines de ses lettres, et ces mots qu'elle connaissait par cœur, elle ne pouvait pas coudre plus de deux carrés, et abandonnait le tout, fil, aiguille, ciseaux, papier, sur le guéridon ciré, pour aller se coucher et mettre en sommeil la fabrique à idées noires qui ferrailait dans sa tête.

Cinquante-six carrés blancs éparpillés sur le guéridon. Cinquante-six bouts de papier barrés de quelques signes. Cinquante-six lettres, à peine, plutôt des haïkus de lettres : une phrase ou deux, une signature, un baiser – les lettres de Dan, plus précieuses que tout. Un damier monochrome à l'écriture serrée. Elle avait répondu à chacune, à sa façon. L'écriture n'était pas son fort, il le savait. Alors elle avait brodé ses paroles. Il lui envoyait des post-it blancs, elle lui retournait des coupons de tissu décorés à l'aiguille. Chaque jour un motif. C'était son cadeau à elle, son offrande quotidienne. Tous

les soirs, après sa journée de travail, commençaient les heures denses consacrées aux mots de fil et d'aiguille, les heures lentes où même sa solitude semblait habitée par la figure de Dan. La télévision en sourdine dans son dos, elle donnait forme et matière à la correspondance avec son amour exilé. À sa façon, aiguille entre les doigts, elle embossait le papier. Dan usait d'un stylo, Leila, elle, jouait de l'aiguille, et à défaut d'encre, elle composait ses caractères à coups d'arabesques colorées.

C'était toujours le même rituel : elle s'imprégnait d'abord de la lettre de Dan, la lisait lentement une fois, puis une autre fois encore. Chaque mot comptait, chaque signe ; elle fermait les yeux, se laissait emporter par le rythme des phrases, tantôt heurté et tantôt lisse, par leurs sonorités, leur apparente rudesse – tous ces sons qui en bouche avaient la rondeur d'un cocon rassurant, un abri tout chaud, ces mots qui chuchotés luisaient de la douceur même des premières confidences devenaient aux confins de la rêverie des façades hérissées de herbes, des territoires étranges, inconnus, voire hostiles, un pays merveilleux où dans les grottes se tapissent des dragons édentés et des chevaliers stupides. Tout cela tourbillonnait un moment dans sa tête, c'était un ballet de mots et de sons, de syllabes qui finissaient par s'entrechoquer et s'amalgamer sans logique. Le sens n'importait plus. Les phrases étaient vivantes, leurs bras devenaient lianes et s'emmêlaient, les virgules n'étaient que des oiseaux en goguette et les accents des feuilles mortes tordues par le vent. Lorsqu'elle fermait les yeux sur les mots de Dan, les images qui naissaient dans son esprit empruntaient alors

la tournure des rêves, entre monstruosité et enchantement. L'inanimé prenait vie, le tracé malhabile de Dan ouvrait des chemins de traverse, l'encre devenait paysage à interpréter à l'aiguille sur des carrés de coton.

Chacun des motifs brodés sur le tissu était la réponse de Leïla aux images mentales suscitées par les missives de Dan. Chacun différent mais chacun lié au précédent par une continuité secrète, par le chemin invisible qui ne deviendrait apparent qu'à leurs retrouvailles. Elle avait calculé : à son retour, main dans la main dans la pénombre de leur chambre à coucher, ils assembleraient un à un les coupons sur le tissu mordoré du couvre-lit, et dans l'entrelacs du fil d'aiguille ils en découvriraient le motif caché.

Cette scène, elle l'avait imaginée tant de fois, pendant les nuits trop longues : lorsqu'il reviendrait, elle serait sur le seuil de l'appartement à l'attendre depuis longtemps déjà, dans les courants d'air et les odeurs de soupe montant des étages inférieurs, des brassées de sourires en guise de bienvenue. Elle entendrait d'abord son pas dans le hall de l'immeuble, pas léger ou bien pas alourdi par son sac ? Elle guetterait la cage d'escalier, puis elle ne dirait rien, doigt sur les lèvres, rien que des sourires. Elle serait princesse des *Mille et Une Nuits* et emmènerait son promis vers sa couche chatoyante. Sous le dais de tulle, avec des airs de conspiratrice ou de grande prêtresse, elle lui prendrait la main, lui l'invité, et le guiderait au labyrinthe de ses travaux d'aiguille. À son retour.

Elle ne saurait jamais si elle avait réussi, et si Dan avait songé à déchiffrer derrière ses travaux d'aiguille virtuoses la séquence interrompue de ses mots d'amour.